Document généré le 5 mars 2025 19:27

**Lurelu**
**La seule revue québécoise exclusivement consacrée à la littérature pour la jeunesse**

# Que lisent les filles?

Rhéa Dufresne

Volume 33, numéro 2, automne 2010

URI : https://id.erudit.org/iderudit/60908ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Association Lurelu

ISSN

0705-6567 (imprimé)
1923-2330 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Dufresne, R. (2010). Que lisent les filles? *Lurelu*, *33*(2), 5–11.

Tous droits réservés © Association Lurelu, 2010

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

# Que lisent les filles?

Rhéa Dufresne



## De la *chick lit* plein les tablettes...

Depuis quelques années déjà, le terme *chick lit* est employé tant par les différents acteurs de la chaine du livre que par les médias et les lecteurs. Toutefois, quand on se met à la recherche de ces fameux romans, on voit poindre le paradoxe. D'une part, le terme est omniprésent dans le discours portant sur la production jeunesse mais, d'autre part, il s'avère difficile, voire impossible, d'en trouver l'équivalent dans les sections «littérature jeunesse québécoise» des librairies. Pourtant, les romans pour filles pullulent et plusieurs leur attribuent cette fameuse étiquette de «littérature pour poulettes».

Afin de remettre les pendules à l'heure et de savoir exactement de quoi il est question, il faut retourner aux sources. Du côté des adultes, tous s'entendent pour dire que le précurseur du mouvement a été le célèbre *Journal de Bridget Jones* de l'Anglaise Helen Fielding. Par la suite, bien d'autres auteures se sont lancées à leur tour, et une flopée de romans ont fait leur apparition. Tous mettent en scène des protagonistes, la plupart du temps célibataires, qui ne vivent que pour la mode (chiffons et maquillage), pour leurs copines, pour faire la fête et, éventuellement, pour trouver l'homme de leur vie. Ces héroïnes, en plus du reste, sont affublées de défauts «stéréotypiquement» féminins comme la maladresse, l'art de se mettre les pieds dans les plats, le besoin de magasinage compulsif et l'ingestion de kilos de crème glacée ou de litres d'alcool, substances qui, on le sait, ont la vertu de faire disparaitre momentanément les angoisses. Ces romans sont reconnaissables à des kilomètres à la ronde, car leur couverture aux couleurs vives arborent des filles habillées dernier cri, se promenant avec un assortiment de sacs de leurs boutiques préférées. Visiblement, la *chick lit*, dans sa version originale, est bien près de la caricature.

Cependant, on peut se poser la question : existe-t-il un équivalent en littérature pour la jeunesse?

Les romans lus en vue de cet article donnent un tout autre portrait de la *chick lit* jeunesse québécoise. L'écart entre ces romans en version pour adultes et ce qu'on trouve dans les romans pour la jeunesse est si grand qu'on peut affirmer que le terme est largement galvaudé.

Difficile d'établir où et comment le glissement s'est opéré; mais, apparemment, il suffit que les romans aient été écrits par des filles pour des filles, sur des sujets qui leur sont chers (la mode, l'apparence, le magasinage, le bal des finissants, la recherche du garçon idéal, etc.) pour qu'ils soient catalogués *chick lit*. Cette prémisse de départ étant posée, il n'est pas surprenant que les feuilletons *(k)*, *Rock & Rose,* les séries «Le journal d'Aurélie Laflamme», «Le blogue de Namasté», «Les JJ's» et plusieurs autres soient à priori classés sous la rubrique *chick lit*, bien qu'ils ne correspondent pas à la définition d'origine. Signe de cette méprise, au printemps 2010, *La Presse*[1] titrait «De la *chick lit* pas ordinaire», en référence à deux romans destinés aux adolescentes et traitant de l'homosexualité féminine.

Cette confusion est déplorable car, si du côté adulte il s'en trouve quelques-unes (auteures et critiques) pour défendre la pertinence et la qualité de la *chick lit*, la réputation de cette littérature est plutôt mauvaise, étant immédiatement associée à des romans aux sujets superficiels, écrits dans un style qui laisse à désirer. D'ailleurs, à la suite d'un article paru dans *La Presse*[2] en janvier 2010, l'auteure de *Rock & Rose*, Marie Hélène Poitras, sent le besoin de remettre les pendules à l'heure en refusant cette étiquette.

Les auteures québécoises n'auraient pas emboité le pas à leurs consœurs américaines, anglaises et françaises, qui, elles, occupent bel et bien ce créneau. Ces dernières présentent toute une gamme de récits dans lesquels prime l'aspect matériel de l'histoire; les descriptions de vêtements et de décor intérieur (maison, chambre, classe, hôtel, avion, etc.) sont toujours très précises, on s'attarde aux textures, aux couleurs, aux logos et aux marques, bref à tout ce qui peut témoigner du caractère luxueux des choses. Autres caractéristiques communes à tous ces romans, les personnages féminins se trouvent souvent dans des situations problématiques certes, mais loin d'être aussi dramatiques que le ton le suggère. Par exemple, comment parvenir à s'offrir la petite jupette à la mode? Comment se faire remarquer par le beau gars de l'école ou encore comment faire lever le couvre-feu de 20 heures pour assister à la fameuse fête du weekend? Bien que tous admettent que les adolescents vivent intensément, le tout est souvent exagéré et les obstacles qu'ils rencontrent sont vécus dans une tension proche de l'hystérie, laissant entrevoir des héroïnes superficielles qui n'ont rien à faire des grands questionnements de leur génération.

On peut y lire des phrases comme celles-ci, qui laissent assez perplexe : «Alicia enfonça son châle Pucci... dans la poche de côté de son sac fourretout à monogramme Louis Vuitton[3]... », ou encore : «Pour les chaussures, un truc fou m'a traversé la tête cette nuit : je veux des bottes, qui mettront en valeur ma jupe-culotte[4]». C'est dire l'importance accordée aux vêtements à la mode et à l'apparence physique.

**Marie Hélène Poitras**
(photo : John Londoño)

## Et chez nous, alors?

Si on s'entend pour dire que la «littérature pour poulettes» est quasi inexistante ici, qu'en est-il de tous ces romans classés sous la rubrique *chick lit*, romans pour filles ou même romans «*girly*»? Si le roman réaliste, ou roman miroir[5], met en scène des situations et des émotions que peuvent vivre les lecteurs dans leur quotidien, les romans pour filles font partie de cette catégorie. Certaines thématiques exploitées par nos auteures sont plus légères que d'autres, mais celles mettant l'accent sur l'apparence physique, la mode et la consommation sont quasi inexistantes.

Actuellement, on peut distinguer deux types de romans pour filles. D'une part, il y a ceux qui s'approchent davantage de l'idée qu'on se fait de tels romans, c'est-à-dire qu'ils traitent de sujets plus légers (premier béguin, désir de popularité, conflit avec la fratrie, préoccupations scolaires, incompréhension parentale, etc.) et, d'autre part, il y a ceux qui ont toute l'apparence des romans pour filles (titres, couvertures, résumés, etc.), mais qui traitent finalement de sujets beaucoup plus sérieux. Ces derniers parlent d'intimidation, de rejet par les pairs, des premières relations sexuelles, de la drogue, de la détresse psychologique, bref, de ce qu'on aurait classé, il n'y a pas si longtemps, dans la catégorie roman miroir.

Outre l'intérêt de l'auteure pour le sujet abordé, il semble que l'âge du lectorat visé ait une influence quant au ton adopté. Les romans «*girly*» destinés aux lectrices de 8 à 12 ans proposent généralement des sujets plus légers, alors que les séries pour les filles de 12 ans et plus offrent davantage de variété et font soit dans la légèreté (par exemple, *Les secrets du divan rose* ou la collection «Biblio Romance»), soit dans les sujets plus difficiles comme la série «Oseras-tu?» ou le feuilleton *(k)*.

La popularité des romans pour filles a donné des idées aux éditeurs. *L'ABC des filles, L'intégrale des filles*, les dictionnaires, les guides zodiaques et les agendas *girly* ont fait leur apparition sur les tablettes des librairies. *L'ABC des filles* et les dictionnaires s'attardent à définir et à expliquer des thèmes ou des concepts propres aux préoccupations des filles, alors que *L'intégrale* et les autres productions de ce genre cherchent plutôt à répondre à la question suivante : quel type de fille êtes-vous? Petite contradiction puisqu'on insiste sur l'importance d'être soi-même tout en invitant les filles à s'identifier à une personnalité précise, par exemple la sportive, l'intello, l'écolo, etc.

La plupart de ces écrits s'adressent aux adolescentes à partir de 12 ans, toutefois on remarque de plus en plus l'apparition de ce type de romans pour les 8 à 12 ans. C'est cette clientèle que courtise la série des «JJ's» publiée chez Hurtubise, de même que les séries «Limonade» et «Biblio Romance» chez Boomerang ou encore *Le Journal d'Alice*, paru au printemps dernier chez Dominique et compagnie.

Quant aux lecteurs masculins, s'il y en a, ils se font bien discrets. On les comprend, étant donné le visuel souvent très féminin de ces livres, reconnu d'emblée comme étant des romans pour filles, tant aux yeux des lectrices qu'aux yeux des «passeurs».

## Qui sont ces héroïnes?

Par opposition aux héroïnes des romans pour fillettes des années 80 et 90 qui étaient souvent espiègles, rigolotes et débrouillardes, davantage préoccupées par la dernière portée de chatons de Minette, la manière de cacher leur plus récente bévue ou encore la façon de résister à l'envahisseur (lire, ici, petit frère ou petite sœur pot-de-colle), les héroïnes actuelles des 8-12 ans n'ont plus les mêmes préoccupations. Plus rapidement, les jeunes filles s'intéressent à leur apparence physique, à leur coiffure, à leur poids, à ce que reflète les vêtements qu'elles portent et à ce qui est véhiculé par les magazines féminins.

Par exemple, la jeune héroïne du *Journal d'Alice* est prête à tout pour réparer la coiffure catastrophique que lui a fait le barbier du coin. Pour leur part, Zoé et 4-Trine, vedettes de la série «Limonade», ne reculent devant rien (teinture, modification de vêtements, maquillage) pour se donner un *look* plus branché et mettre du piquant dans leur vie trop terne. Ces héroïnes projettent l'image de jeunes filles modernes et branchées, qui ont une opinion sur tout et qui sont prêtes à toutes les combines pour parvenir à leurs fins.

Si l'on ne peut affirmer que ce type de discours pousse à la consommation, on peut être perplexe quant au fait de laisser entendre aux lectrices que la tenue vestimentaire ou le style peuvent influer sur la personnalité, chasser la timidité ou développer la confiance en soi. S'il est vrai qu'aimer son apparence aide à la confiance en soi, il est carrément faux d'affirmer que cela aplanit toutes les difficultés.

Quant aux héroïnes plus âgées, si quelques-unes pensent surtout en termes de chiffons, de fêtes et de garçons, ce n'est pas la majorité. Ainsi, certaines auteures proposent aux lectrices des héroïnes qui ont des préoccupations, des rêves, qui cherchent à atteindre leur but, qui se question-

**Sophie Bienvenu**



nent et qui réfléchissent à leur avenir. Ces héroïnes sont souvent tourmentées par les changements qui s'opèrent en elles car elles ont de la difficulté à se reconnaitre à travers cette évolution qu'est le passage de l'adolescence à l'âge adulte. Les remises en question sont nombreuses et c'est souvent durant cette période que les amies prennent toute leur importance. Si certaines héroïnes ont confiance en elles et sont des fonceuses nées, comme la Juliette de *Rock & Rose* ou encore Khelia, l'héroïne du roman du même nom, la plupart d'entre elles se trouvent banales, ordinaires, sont timides et doutent sans cesse de leur capacité à réussir.

Qu'elles soient jeunes ou moins jeunes, deux aspects ressortent de l'observation de ces héroïnes. Premièrement, elles sont très souvent affublées d'une maladresse presque maladive et accumulent gaffe sur gaffe. C'est donc dire que, lorsqu'elles ont des défauts, ils sont en général attendrissants ou rigolos; exit les vilains défauts comme la jalousie, l'envie et la mesquinerie, qu'on laissera plutôt aux rivales. Deuxièmement, lorsqu'il y a plus d'une héroïne, comme c'est le cas pour «Les secrets du divan rose», les «JJ's» ou *Rock & Rose*, ces dernières sont à l'opposé l'une de l'autre, elles ont des champs d'intérêts totalement différents et elles puisent dans ces différences pour alimenter leur amitié. On peut y voir là une promotion du «rester soi-même», une invitation au respect des différences et à l'ouverture à l'autre. Cet aspect est si important qu'il pourrait s'élever au rang de thématique.

### Les gars des romans pour filles...

Des romans pour filles, sans garçons... impossible. Bien qu'ils soient la plupart du temps relégués au rang de personnages secondaires, les garçons sont tout sauf absents. Quel que soit l'âge du lectorat visé, le personnage masculin se décline en trois types : le beau gars, l'ami ou la brute. Le beau gars, c'est celui dont toutes les filles sont folles et qui finira, la plupart du temps, par prendre conscience de l'existence de l'héroïne, qui, elle, l'a remarqué depuis fort longtemps. À ce moment-là, deux scénarios sont possibles : soit c'est le petit ami idéal et les amoureux filent le parfait bonheur, soit l'héroïne découvre chez lui une facette inconnue qui annule l'attrait qu'il présentait au départ.

L'ami, quant à lui, fait partie du décor depuis toujours : il est gentil, attentionné, drôle et toujours disponible pour secourir l'héroïne. Ici aussi, deux scénarios sont possibles : l'ami garde son statut et la vie suit son cours ou, tout à coup, au fil du temps et des changements, l'ami suscite un intérêt autre, l'héroïne le voit sous un nouveau jour et, peu à peu, il devient un petit ami potentiel.

Enfin, il reste la brute, celui par qui les problèmes arrivent et qui a le temps de commettre maintes infamies avant de finir humilié devant ses pairs, moment où il devra repartir la tête basse. Ces portraits peuvent paraitre caricaturaux mais, à quelques exceptions près (par exemple, Kevin de *(k)* ou Hugo de *Cœur perdu d'Élysabeth*), les personnages masculins sont rarement nuancés.

### Et les parents, dans tout ça?

Difficile de parler des enfants sans parler des parents et, bien qu'ils soient souvent spectateurs plutôt qu'acteurs, ils sont toujours présents d'une manière ou d'une autre. Contrairement aux romans des années 90 qui mettaient l'accent sur les enfants du divorce, les auteures d'aujourd'hui donnent une représentation plus fidèle de la réalité. Bien sûr, il est question de famille monoparentale et de parents parfois complètement absents, mais on y trouve également des familles reconstituées (où règne l'harmonie) et des familles traditionnelles.

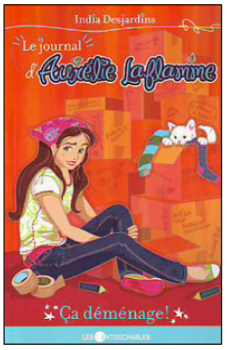
Très souvent, lorsque les deux parents sont présents, on remarque une nette différence entre les deux personnalités; l'un est proche de l'héroïne, compréhensif, ouvert et attentionné, alors que l'autre est plus rigide, strict, et a de la difficulté à communiquer avec sa progéniture. Toutefois, il n'est pas rare qu'à la suite des péripéties du personnage principal, sa relation avec le parent «difficile» s'en voit transformée et que l'un et l'autre change sa perception et, par le fait même, son attitude à l'égard de l'autre.

### De quoi y parle-t-on?

Les thèmes de ces romans sont à la fois nombreux et récurrents. D'abord, il est question d'amitié sous toutes ses formes. Que l'on soit en présence d'un groupe d'inséparables ou d'une fille qui vient de déménager et qui souhaite se faire des amies le plus vite possible, la dimension de l'amitié est omniprésente. Pour certaines c'est facile, tout leur sourit, pour d'autres c'est la solitude, le rejet et les sarcasmes. Dans tous les cas, l'importance de faire partie d'un groupe, de ne pas être seule, est constamment mise de l'avant. Après plusieurs lectures, on en vient à conclure que «hors de l'amitié, point de salut». Ici, une chose est certaine, la solitude, le besoin de se retrouver et de faire le point seule est rarement mis en valeur, si ce n'est qu'au moment d'écrire son journal intime ou son blogue.

Amitié et vie sociale se conjuguent ensemble, et cette dernière se doit d'être la plus active possible. Plusieurs

8 **Marie-Sissi Labrèche**




récits tournent autour d'un éventuel bal, *party*, soirée costumée ou autres petites joies de l'adolescence auxquelles il faut absolument prendre part.

Amitié, vie sociale et... garçons? Si quelques romans destinés aux plus jeunes comme *Le journal d'Alice*, les séries «JJ's» ou «Limonade» ne mettent pas l'accent sur l'éventuel petit ami, on ne peut en dire autant des séries visant un lectorat un peu plus âgé. L'attirance pour les garçons, caractéristique du passage vers l'adolescence, est un thème presque surexploité, à croire que le seul aspect vraiment essentiel dans la vie d'une jeune fille, c'est d'être remarqué par le plus beau gars de l'école. Ce dernier représente le plus souvent la quête de l'héroïne. Même la collection «Biblio Romance», destinée aux 10 ans et plus, met au premier plan cette thématique qu'on ne peut ignorer puisqu'elle est clairement énoncée autant par le titre de la collection que par le titre des romans (*Une mystérieuse amoureuse, Tendre baiser sous les projecteurs*, etc.). Ceci est anecdotique, bien sûr, mais avis aux auteures : la scène de l'escapade par la fenêtre pour rejoindre son amoureux ou pour se rendre au *party* convoité est décrite dans plus d'un récit.

Autre thème préoccupant pour les adolescentes : les premières relations sexuelles, le moment où l'héroïne passe du petit béguin au grand frisson et ressent le désir de faire l'amour. Le traitement du sujet se fait plus sérieusement et on y croise alors des personnages qui se questionnent, qui réfléchissent, qui doutent et qui tentent de faire le bon choix. On trouve cette thématique dans les romans s'adressant aux 14 ans et plus, et certains d'entre eux traitent exclusivement de ces questions, comme la série «Oseras-tu?» de Marie Gray. Ces romans ne se veulent pas «éducatifs» ou «pédagogiques», ils abordent seulement un sujet qui préoccupe le lectorat visé. Ce thème est régulièrement suivi de celui du «premier chagrin d'amour», le vrai, celui qui bouleverse profondément, qui laisse sans espoir, qui fait perdre l'appétit et parfois même le gout à la vie.

À voir la popularité des romans pour filles, on peut se demander à quand ce genre de littérature destinée aux garçons? Bien que certaines séries pour filles auraient quelques lecteurs masculins, on est loin d'un réel engouement. Les garçons ayant autant de préoccupations et de questionnements que les filles, peut-être serait-il intéressant de leur offrir des romans qui soient à leur image plutôt que de les cantonner aux romans fantastiques.

## Dans un registre plus sombre

D'autres thèmes moins fréquents, mais tout aussi sérieux, sont également abordés. Dans son feuilleton *Rock & Rose*, Marie Hélène Poitras parle de suicide, Violaine Dompierre d'anorexie dans *Mirabelle*, alors que Marie-Sissi Labrèche avec *Psy malgré moi* traite de deuil et de grossesse prématurée, pour ne nommer que ceux-là.

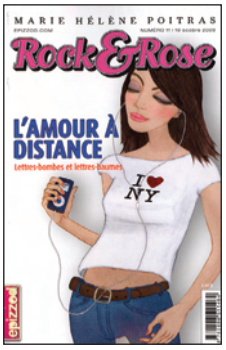
Répertorier tous les sujets présents dans les romans pour filles est une lourde tâche; ceux que j'ai cités précédemment sont ceux qui ressortent du lot et qui sont soulevés dans plusieurs romans. Cependant, on y trouve une foule de thèmes sous-jacents qui agissent comme catalyseurs pour les thèmes principaux. Ainsi, si l'on veut accentuer l'importance de l'amitié ou les préoccupations à l'égard du sexe opposé, on passe par les déménagements, les voyages, la transition du primaire au secondaire, l'intimidation, la formation d'un groupe de musique, la préparation d'une pièce de théâtre, etc. Enfin, histoire d'être fidèles à notre époque, certaines thématiques plus récentes font désormais partie du paysage; nombreuses sont les héroïnes à vivre des péripéties en lien avec la navigation sur le Web, les blogues et la téléréalité.

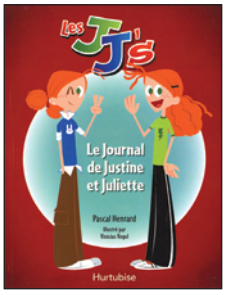
Le sérieux des sujets semble évoluer en fonction de l'âge du lectorat visé. Il n'est pas exclu de traiter de sujets plus difficiles pour les plus jeunes, mais lorsque c'est le cas, on constate que cela est fait avec légèreté, malgré la lourdeur du thème. On parlera alors d'intimidation ou de rejet, mais on le fera avec humour, et on verra l'héroïne trouver une solution originale et amusante pour se sortir de ce mauvais pas.

Et les valeurs du féminisme, dans tout ça? Eh bien, même si ces filles modernes sont soucieuses de leur apparence et s'intéressent aux chiffons et aux garçons, on n'est pas pour autant revenu aux stéréotypes d'autrefois. Ces héroïnes, bien qu'elles cherchent souvent le garçon idéal, se montrent indépendantes, autonomes, volontaires, n'hésitent pas à faire les premiers pas, souhaitent s'accomplir et faire leur marque. Certaines, comme Simone de *Rock & Rose* ou Stéphanie d'*Une histoire de gars*, s'illustrent comme guitaristes et n'hésitent pas à essuyer les rebuffades pour prendre leur place.

## Entre l'auteure et la lectrice

On se rend compte qu'en termes de confidences, les journaux intimes ont la cote. Il est clair que, depuis le succès



**S.-C. De Vailly**
(photo : courtoisie Groupe Librex)



du «Journal d'Aurélie Laflamme», la formule a quelquefois été reprise pour les jeunes et les moins jeunes. Il est vrai que le journal, à qui l'héroïne fait ses confidences, est une voix privilégiée pour rejoindre les lectrices. La narration ne se limite pas à une description plus ou moins détaillée des faits et gestes du personnage principal, elle s'adresse directement aux lectrices. La lectrice se substitue alors au journal et reçoit directement les confidences d'Aurélie, d'Alice ou de Namasté. L'héroïne n'est plus une lointaine connaissance dont on lit les exploits, comme on le fait d'un fait divers, elle a choisi chacune des lectrices pour devenir sa confidente; c'est une formule sans filtre entre elle et ses fans. Bien que le blogue soit moins personnel que le journal intime, tel qu'utilisé actuellement dans les romans, il est également un prétexte pour permettre à l'héroïne de se confier. De plus, les blogues, les courriels et les messages texte qu'on voit de plus en plus dans les romans ont pour effet d'ancrer encore plus l'histoire dans la réalité des jeunes. L'utilisation des technologies, dont les lectrices sont bien au fait, permet de créer un autre lien entre elles et l'héroïne.

Enfin, quand l'auteure ne passe pas par le journal, le blogue ou le courriel, la narration est, comme pour les romans miroirs, principalement au «je». L'héroïne se raconte, ce qui donne une impression de proximité que la narration à la troisième personne n'atteint pas, puisqu'elle sous-entend une présence autre entre le lecteur et le personnage. Quelques auteures utilisent la narration à la troisième personne, mais c'est plutôt rare, probablement en raison de la distance qu'elle crée entre le personnage et les lectrices. Ce que les filles recherchent dans ce type de lecture, c'est de se retrouver, de se reconnaitre dans les situations et les émotions que vivent les héroïnes, de faire partie de son monde le temps d'un livre, ce qui explique le recours quasi systématique à la narration à la première personne du singulier.

Outre le type de narration, il y a également le ton qui confère un style au roman. Quels que soient l'âge des lectrices visées et les thèmes abordés, certaines auteures emploient un ton humoristique et donnent à leur héroïne un regard un brin sarcastique sur le monde qui les entoure. Par exemple, bien que le feuilleton *Psy malgré moi* traite de sujets délicats, l'héroïne adopte un ton grinçant qui allège l'atmosphère, sans quoi tout pourrait être plus lourd. Toutefois, la voix de l'auteure diffère pour chacun et, en règle générale, le ton humoristique va de pair avec les sujets plus légers, alors que le ton plus dramatique est laissé aux thèmes plus sérieux.

## Va voir sur YouTube, genre...

À la suite de toutes ces lectures «*girly*», je constate l'importance pour l'auteure d'enraciner son histoire dans un présent plus que concret. Plusieurs de ces romans regorgent de références à l'actualité et, même s'il est parfois question d'évènements qui font les manchettes comme le tremblement de terre en Haïti, cela est loin d'être fréquent. L'accent est plutôt mis sur la culture populaire. On fait référence aux chanteurs de l'heure, aux derniers films à succès, aux émissions de téléréalité, à YouTube et même à certaines vedettes québécoises. Il est clair que ces livres ne vieilliront pas très bien, les chances étant minces que les jeunes lectrices de 2020 fondent devant Justin Timberlake ou Guillaume Lemay-Thivierge.

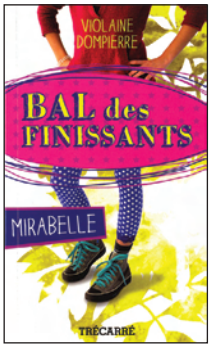
Ainsi, si certains romans ont pour but de faire voyager le lecteur et de le transporter dans un autre monde, il en va tout autrement de la plupart des romans pour filles québécois, qui mettent tout en œuvre pour provoquer l'effet contraire. On veut plutôt donner l'impression aux lectrices que les héroïnes font vraiment partie de son monde, qu'elles écoutent les mêmes groupes de musique, regardent les mêmes émissions, admirent les mêmes vedettes et se servent des mêmes technologies. D'ailleurs, à propos de nouvelles technologies, certains romans s'adressant surtout aux plus vieux sont parsemés — signe des temps — d'extraits de courriels, de blogues et de messages texte.

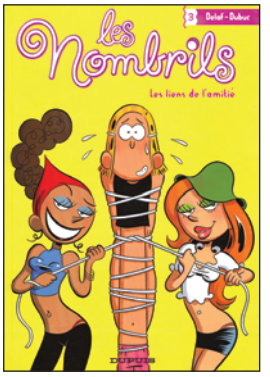
Ainsi, le désir d'être près des lectrices s'exprime également par le vocabulaire et la syntaxe utilisés. Plusieurs auteures mettent dans la bouche de leurs protagonistes des phrases qui pourraient sortir tout droit du couloir d'une polyvalente. Les «genre», «cool», «trop top» et autres anglicismes à la mode sont parfois si nombreux qu'ils alourdissent le texte et appauvrissent le vocabulaire, au même titre que l'intégration des courriels et des messages texte dans tout le récit. Faut-il y recourir à ce point pour se reconnaitre dans une histoire? Les auteures ont déjà créé tout un réseau de références qui remplit très bien cette fonction. Si les préoccupations et les sentiments des personnages principaux sont réalistes et de bons tons, cela suffira amplement pour que les lectrices se sentent interpellées; reprendre tous les tics de langage n'est pas une nécessité.

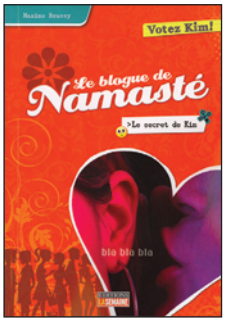
## Plein la vue

Visuellement, les romans pour filles sont facilement repérables et laissent peu de place au doute quant à leur destinataire. La plupart des couvertures affichent des

10 **Nadine Descheneaux**
(photo : cheezz.ca)




couleurs voyantes, la typographie est stylisée et souvent garnie de fleurs, d'étoiles, de petits cœurs et autres fioritures qui rebuteront tous les garçons osant s'approcher de ces «trucs de filles». Évidemment, les héroïnes apparaissent également sur les couvertures, de manière à bien identifier à qui s'adressent ces livres. La tendance est à l'illustration, mais quelques éditeurs, comme Trécarré pour la série «Bal des finissants» et les Éditions La Semaine avec «Le blogue de Namasté», font exception en utilisant la photo. Fait intéressant, ces deux éditeurs ont tout de même choisi de ne pas donner de visage à leur personnage. Choix pertinent, car il ne fait aucun doute qu'il est plus difficile de s'identifier à quelqu'un dont on sait qu'il ne nous ressemble pas. D'où la pertinence de la photo tronquée ou de l'illustration; la lectrice se sait devant une représentation du personnage plutôt que devant le personnage lui-même.

Enfin, en matière de romans pour filles, la tendance est aux séries. Rares sont les romans uniques, la majorité des auteures mettent en scène un personnage récurrent qui vivra maintes aventures. Comme les enfants qui redemandent sans cesse la même histoire, les plus vieux apprécient également de se savoir en terrain connu. S'il est intéressant pour les éditeurs de fidéliser son lectorat, la lectrice en tire aussi un avantage : elle sait où elle met les pieds. Quelques romans semblent faire cavaliers seuls, mais en y regardant de plus près, on constate que ce n'est pas nécessairement le cas puisque très souvent ils font partie d'une collection développée sur mesure. Ainsi, à défaut de retrouver sans cesse le même personnage, les lectrices peuvent tout de même savoir ce qui les attend puisque le propre de la collection est de mettre en valeur certaines caractéristiques communes à toutes les histoires.

Les éditeurs de bandes dessinées étrangères ont emboité le pas aux romans *girly* et offrent des albums destinés aux filles et mettant en vedette de sympathiques héroïnes qui passent à travers les difficultés de la vie avec humour. Verrons-nous bientôt des héroïnes à l'image de Lou, des Nombrils et des Sisters évoluer dans un cadre plus proche du nôtre, plus québécois? Vu le succès de ces séries, il y aurait lieu d'y réfléchir sérieusement.

## Donc...

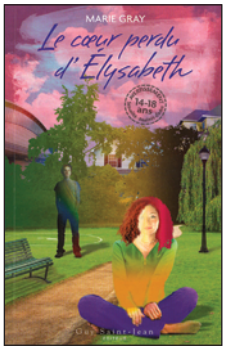
Il est toujours plus facile de tirer des conclusions lorsque les éléments d'un tout sont relativement homogènes, ce qui n'est pas le cas pour les romans pour filles. À la suite de ces lectures, force m'est de constater qu'on y trouve de tout, ce qui en soi est plutôt réjouissant.

Si le corpus québécois renferme quantité de romans légers, pour jeunes et moins jeunes, il existe aussi des récits où l'on aborde des sujets plus sérieux, bien qu'au premier coup d'œil ce ne soit pas l'évidence. Plusieurs auteures choisissent également de traiter leurs thèmes en surface, sans y plonger de manière sérieuse, mais qui a dit que tout devait l'être? Après la vague de romans miroirs qui proposaient aux lectrices des récits plus intimistes et plus difficiles parce qu'ils recelaient des thèmes plus délicats, un peu de légèreté ne peut leur faire de mal. Dans la mesure où l'offre aux lectrices est variée, il n'y a pas lieu de s'inquiéter.

En ce qui concerne la confusion entre la «littérature pour poulettes» et les «romans pour filles», la méprise est facilement explicable. Plusieurs de ces romans sont écrits par des filles, pour des filles, et mettent au premier plan des préoccupations un tantinet superficielles. De plus, la facture visuelle de plusieurs romans donne également à penser qu'on est en présence de *chick lit*. Toutefois, outre ces similitudes, ils ont peu de choses en commun, nos auteures promulguant des valeurs bien différentes; exit l'hypersexualisation, l'importance du corps et la consommation effrénée. Place à l'amitié, l'amour, l'entraide, la réalisation de soi et le respect des autres. Quant à savoir si les héroïnes, les valeurs et les thèmes dépeints dans ces récits constituent une évolution par rapport aux publications des dernières décennies, il est difficile de se prononcer. Néanmoins, ces romans semblent présenter des héroïnes bien de leur temps, intelligentes, branchées, créatives, engagées, à l'écoute des autres, mais qui savent également s'amuser, se laisser aller et faire preuve de frivolité. Bref... des héroïnes à l'image de leurs lectrices.

lu

Émilie Rivard



Héloïse Brindamour
(photo : courtoisie Groupe Librex)



## Notes

1. «L'amour entre filles», *La Presse*, 17 mai 2010.
2. «Contre la chick lit», Marie Hélene Poitras, *La Gazette des femmes*, vol. 32, nº 1, p. 35.
3. *Alicia*, Lisi Harrison, série «La clique, collection estivale», p. 7.
4. *London Fashion*, Catherine Kalengula, p. 29.
5. Les théoriciens ne s'entendent pas sur l'équivalence de ces deux termes (auxquels on peut ajouter «roman spéculaire»), mais disons que, dans cet article, ils seront considérés comme des synonymes.

## Bibliographie étrangère


BENTON, Jim. *Mon jean porte-malheur*, coll. «Mon journal full nul», Scholastic, 2005.

CABOT, Meg. *Miss la gaffe*, coll. «Fashionista», Hachette, 2009.

FREER, Echo. *Cherry, ses amis, ses amours, ses embrouilles*, Bayard jeunesse, 2003.

HARRISON, Lisi. *Alicia*, coll. «La clique collection estivale», AdA éditions, 2010.

HARRISON, Lisi. *Dylan*, coll. «La clique collection estivale», AdA éditions, 2010.

KALENGULA, Catherine. *London Fashion*, coll. «Planète filles», Hachette jeunesse, 2008.

McAULEY, Rowan. *Vacances en famille*, coll. «Go girl!», Héritage jeunesse, 2010.

SEDITA, Francesco. *La nouvelle en camping*, coll. «Rose bonbon», Scholastic, 2010.


## Bibliographie québécoise


BIENVENU, Sophie. *(k)* (feuilleton en 13 épisodes), coll. «Epizzod», La courte échelle, 2009.

BLANCHARD, Karine. *L'intégrale des filles*, Presses Aventure, 2009.

BLANCHARD, Karine. *Zodiaque des filles* (12 tomes), Presses Aventure, 2010.

BRINDAMOUR, Héloïse. *Le tournoi*, coll. «Intime», Trécarré, 2008.

BRINDAMOUR, Héloïse. *Yulia*, série «Bal des finissants», Trécarré, 2009.

DESCHENEAUX, Nadine. Série «Les secrets du divan rose» (tomes 1 à 4), Boomerang éditeur, 2009-2010.

DESJARDINS, India. Série «Le journal d'Aurélie Laflamme» (7 tomes), Les Intouchables, 2006-2010.

DOMPIERRE, Violaine. *Mirabelle*, série «Bal des finissants», Trécarré, 2009.

GIRARD-AUDET, Catherine. *L'ABC des filles 2010*, Les malins, 2009.

GRAVIER, Annie. *Anouchka en spectacle*, Hurtubise, 2008.

GRAY, Marie. *Oseras-tu?* (tomes 1 à 3), Guy Saint-Jean éditeur, 2009-2010.

HENRARD, Pascal. Série «Les JJ's» (3 tomes), Hurtubise, 2009-2010.

LABRÈCHE, Marie-Sissi. *Psy malgré moi* (feuilleton en 13 épisodes), coll. «Epizzod», La courte échelle, 2009.

LACHAPELLE, Amy. *Le monde de Khelia*, (tomes 1 et 2), Z'ailées, 2008.

LAVIGNE, Annie. *Morgane, Fée urbaine*, Les Intouchables, 2010.

PETIT, Richard. Série «Il était 2 fois...» (plusieurs tomes), Boomerang éditeur, coll. «Limonade», 2006-2010.

POITRAS, Marie Hélène. *Rock & Rose* (feuilleton en 13 épisodes), coll. «Epizzod», La courte échelle, 2009.

RIVARD, Émilie. Série «Biblio Romance» (4 tomes), Boomerang jeunesse, 2009-2010.

ROUSSY, Maxime. Série «Le blogue de Namasté» (5 tomes), La Semaine, 2008-2010.

VAILLY, Sylvie-Catherine de. *Ma vie sans toi*, coll. «Intime», Trécarré, 2008.

VAILLY, Sylvie-Catherine de. *Une histoire de gars*, coll. «Intime», Trécarré, 2007.